

les plus nombreux : 50.000 (sur 847.000) ; puis viennent les coureurs à pied et Field athletes c'est-à-dire adeptes des sauts et lancers ; ils sont 43.000. De là on tombe à 8.367, chiffre des joueurs de Basket ball ; les lutteurs sont 1,482. Il faut se rappeler que le Basket ball se joue dans l'intérieur des gymnases et que ce jeu coïncide particulièrement à un pays où l'hiver est rude et long comme il l'est dans tout le nord des Etats-Unis. La lutte paraît en vogue. On ne nous parle pas d'escrime. Certains clubs ont des sections d'escrime mais sans doute peu fréquentées. Il y a du reste une Fencers' League indépendante de l'A. A. U., mais liée avec elle par un traité.

À côté de cette statistique qui révèle, on doit l'avouer, quelque « flemme » chez les membres des clubs américains (n'oublions pas toutefois que les Universités ne font pas partie de l'A. A. U.), se dressent les chiffres renversants fournis par la Central Association (Chicago) ; celle-ci fait entrer en ligne de compte ceux qui fréquentent les fameux « squares sportifs (1) » de Chicago établis par la municipalité et surveillés par ladite Association.

Ils sont plus de *deux millions* pour la gymnastique et l'athlétisme et *sept cent mille* pour la natation, les trois seules formes d'exercice mises à leur portée. Ainsi, tandis qu'il y a en tout 847.000 membres de clubs sur lesquels plus des trois quarts tiennent leurs muscles en repos, une seule région, on pourrait dire une seule ville fournit plus de deux millions d'athlètes populaires. Que voilà un bel encouragement pour les sociétés et les hommes qui s'occupent de populariser les sports — et une belle tuile sur le nez de ceux qui voient dans les sports une occupation de gens riches et désœuvrés.

LA LUTTE ISLANDAISE

Au cours des Jeux Olympiques de Londres, on a vu sur les plates-formes de lutte du Stade des hommes se rencontrer dont le costume, les attitudes et les gestes ont vivement piqué la curiosité

(1) La *Revue Olympique* de décembre 1906 a publié des renseignements sur ces squares.

des spectateurs. Ce n'était point un concours mais une simple « exhibition » d'un genre de lutte encore aussi peu connu en Europe que pouvait l'être le Jiu-Jitsu, il y a quinze ans. Ces hommes venaient d'Islande ou le sport dont ils, étaient les représentants est demeuré en honneur à travers les siècles. En l'an 1100, la lutte islandaise se pratiquait déjà telle, à d'insignifiantes modifications près, qu'elle s'est révélée à Londres. C'était alors la période où, véritablement, elle revêtit le caractère d'un exercice national. Depuis les membres de l'Althing (le Parlement de la petite République) jusqu'aux fermiers de l'intérieur, tout le monde s'y adonnait ; et une sorte de championnat appelé Baendaglima mettait aux prises chaque année les meilleurs lutteurs. Les trois écoles de Holar, Skalholt et Bessastadir devinrent par la suite des pépinières de vigoureux athlètes. Puis la mode changea ; après que cette dernière école eût été transférée à Reijkiauwik, le goût de la lutte sembla y dépérir. Il se conserva dans les campagnes, mais très affaibli. Pourtant on conte que dans le nord, à Myvatn, pendant la saison de pêche d'hiver, les pêcheurs de la région avaient conservé l'habitude d'une rencontre quotidienne, chacun son tour ; et cela se passait pittoresquement sur la glace. Quand, en 1874, le roi Christian IX visita l'île, on lui fit voir un match de lutte islandaise ; mais les concurrents n'étaient pas nombreux ; ils étaient deux et chose curieuse, l'un et l'autre pasteurs de l'église ; le soin de leurs ouailles ne les avait pas empêchés de cultiver le sport. Trente-trois ans plus tard, le roi Frédéric VIII venait à son tour visiter ses sujets lointains et, cette fois, six mille spectateurs accoururent à Thingvallir pour acclamer les lutteurs. C'est que l'Islande, elle aussi, avait été touchée par le souffle de la renaissance physique et que la jeunesse s'était éprise de nouveau du vieux jeu patriotique. Actuellement trois prix sont disputés chaque année en Islande, tant à Reijkiauwik qu'à Akoreyri ; ce sont de beaux objets d'art ; l'heureux pays ne possède point de professionnels. Le champion d'Islande, Johannes Josefsson, qui habite Akoreyri, a eu la bonne idée de faire éditer en Angleterre un petit manuel dont il est l'auteur et qu'illustrent de bonnes photographies. Les instantanés pris au Stade aident également à se faire une idée de ce qu'est la lutte islandaise.

Nous venons de prononcer le mot de jeu. Il est ici fort à sa place. La lutte islandaise est plutôt un jeu qu'un combat. Un

sportsman anglais déclarait l'autre jour en sortant du Stade qu'il venait d'assister à « un sport plein d'esprit ». Josefsson lui-même indique dans son exposé qu'il s'agit d'une forme de « gymnastique » dont le bienfait surpasse à ses yeux tout ce qu'on peut attendre des autres exercices. Bref, il est évident que la valeur combative pratique de la lutte islandaise est très relative et ce à cause du rôle prépondérant qu'y joue la convention. Les adversaires, en effet, avant de commencer, se saisissent l'un l'autre d'une façon déterminée et cette prise ne doit cesser que dans des cas également déterminés et très spéciaux. Chaque homme doit saisir son adversaire d'un main à la ceinture à gauche et de l'autre à la cuisse droite. Les hommes doivent donc être vêtus d'un pantalon ou d'une culotte en étoffe très résistante, pas trop collante mais pas trop lâche non plus ; car ce n'est pas, bien entendu, la peau de l'homme mais son vêtement que l'on saisit. Toutefois les progrès de la civilisation ont permis de confectionner une sorte de petit « harnais » élastique qui facilite beaucoup les prises. Les Islandais à Londres portaient ce harnais noir se détachant sur des maillots collants bleu ciel ; l'étrangeté de cette tenue était compensée par le fait qu'elle permettait de distinguer très bien les mouvements des lutteurs. Autrefois, paraît-il, ou s'attachait souvent les mains aux endroits fixés, ce qui ne devait pas laisser que d'être assez dangereux pour tomber.

Quoiqu'il en soit, voici le point fondamental sur lequel repose tout le système et par où il se différencie des autres luttes. Les hommes se tiennent fortement et ne peuvent se lâcher qu'en cas de chute et dans un autre cas, que nous expliquerons plus loin. Il n'est pas permis de se saisir ailleurs qu'à la ceinture à gauche et sur la cuisse droite. Ils sont tout près l'un de l'autre et droits ; pas permis non plus de se courber. Pour qu'une chute compte, il faut qu'une partie du corps au-dessus du genou ou au-dessus du coude ait touché le sol. Si les deux tombent à la fois, la chute ne compte pas. Les conséquences de cette position étroitement réglementée sont faciles à établir. Essayez, ami lecteur. Placez vous avec un camarade de la façon que nous venons de dire et tentez de vous renverser mutuellement. En un instant, vous allez comprendre la lutte islandaise et l'apercevoir comme en raccourcis. En effet, votre premier instinct va être de déplacer à l'aide de vos jambes les pieds de votre adversaire, de chercher par là à l'ébranler, puis de le soulever de terre eu l'inclinant d'un côté, à l'aide des prises

permanentes que vous avez sur lui, de le balancer alors et de lui faire ainsi perdre l'équilibre. Lui, à son tour va s'efforcer d'éviter en levant les jambes le contact des vôtres ; il ne tardera pas à s'apercevoir que la manière la plus sûre et la plus prompte d'y parvenir, c'est de sauter de côté et surtout en arrière en prenant un solide point d'appui sur vous puisqu'il vous tient lui aussi. D'autre part, il cherchera à paralyser votre action en se portant de droite et de gauche à l'inverse du mouvement que vous voulez lui imprimer. De là, ces *balancés* et ces *sauts* qui donnent à la lutte islandaise un cachet si particulier et qui y interviennent à tous moments. De là aussi son résultat habituel qui est de fortifier surtout le milieu du corps ; non pas pourtant au détriment du reste. Tous les membres sont exercés et acquièrent une grande souplesse mais on comprend que l'effet le plus puissant porte sur la ceinture. Le groupe des deux hommes a là son, centre mécanique. Les lutteurs islandais ont en général les cuisses et la ceinture très développés.

Certaines applications rappellent le jiu-jitsu mais comme ingéniosité et non pas comme efficacité. Ce qui donne aux « clefs » japonaises leur formidable puissance, c'est qu'elles sont établies en général avec l'aide simultanée des bras et des jambes. Ici, au contraire les bras sont comme enchaînés et, conséquemment, les clefs ne peuvent jamais être poussées à fond. Du reste, on s'en sert, non pour réduire l'adversaire à merci par la souffrance ou une menace de dislocation, mais simplement pour amener le résultat purement conventionnel qui assure la victoire. Les jambes toutefois ne sont pas toujours seules à fournir les leviers à l'aide desquels on s'efforce de déséquilibrer l'adversaire. En certains cas, la tête y aide par un appui ou une poussée contre l'épaule.

Il nous reste à dire deux mots de l'emploi exceptionnel de la main. Les règles 2 et 3 le prévoient en ces termes : « Le lutteur peut lâcher son adversaire et rendre ainsi sa main libre pour se secourir ou amortir sa chute et aussi pour le *Hand-touch* (1)... Certains coups en effet peuvent être portés avec la paume de la main ». Voilà qui est un peu bref. Que signifient ces mots « se secourir » et quels sont ces « certains coups » dont aucune énumération limitative n'a jamais été donnée, croyons-nous? Les mots « se secou-

(1) Nous laissons cette expression en anglais faute de la pouvoir traduire de façon suffisamment claire en français.

rir » ont trait à des positions d'entrecroisements de, membres qui surviennent au cours' de telle ou telle passe compliquée et sont douloureuses. Les ancêtres apparemment supportaient plus gaillement cet inconvénient puisqu'ils ne craignaient pas de se laisser attacher les membres. La permission de lâcher la prise est une concession faite aux douillettes des temps modernes. De même, si l'on se sent tomber un peu rudement, on a le droit de la lâcher et d'étendre le bras vers le sol en manière de ressort amortisseur. Quant au « Hand-touch », quand et comment peut-on y avoir recours ? Ceci est une autre affaire.

Dans le manuel de Josefsson, on trouve une série d'applications du droit de « Hand-touch » : une première dans le « zig-zag trick » qui est une sorte de bras roulé et où nous apercevons l'un des lutteurs un genou à terre tenant (et à pleine main cette fois) le bras de l'adversaire pour le tirer en bas; une seconde dans la défense à employer contre ce même zig-zag trick et qui consiste à lâcher un instant la prise pour passer le bras sur le cou de l'adversaire et la reprendre aussitôt en courbant violemment celui-ci; une troisième qui consiste à glisser la paume gauche jusqu'au genou droit de l'adversaire pour le faire pivoter comme autour d'un point fixe ; une quatrième et une cinquième dans la défense contre le « hip swing » direct ou renversé; et; là encore, nous voyons non pas seulement la paume mais les doigts aussi, appliqués contre la nuque ou l'occiput de l'adversaire.

Alors ?... Alors, il semble que le Hand-touch soit quelque chose d'imprécis dont il convienne d'user sans en abuser — une façon de dièzes et de bémols dont un bon improvisateur sait se servir de manière à charmer son auditoire sans dénaturer le caractère fondamental de ses, motifs mélodiques. Et vraiment cette lutte islandaise est spirituelle puisqu'elle se contente d'un code si restreint et que ses champions auxquels on accorde tant de licence, savent pourtant demeurer fidèles depuis de longs siècles à ses principes essentiels.

A TRAVERS LES VIEUX LIVRES

On gagne toujours à feuilleter les vieux livres, ne fut-ce que pour, s'y convaincre que si le monde matériel subit quelques transformations, les hommes se ressemblent avec persistance...